

Frédérica ZEPHIR
Professeur de Lettres modernes
Docteur en littérature comparée
Chercheuse indépendante
Paris, France

La Roumanie dans l'œuvre de Panaït Istrati

Résumé: Panaït Istrati (1884-1935) est un écrivain roumain d'expression française dont l'œuvre singulière connut un grand succès entre les deux guerres. Narrant, dans des écrits largement autobiographiques, ses pérégrinations menées pendant vingt ans sur le pourtour méditerranéen, le vagabond devenu écrivain n'oublie pourtant jamais son pays natal dont il représente les aspects les plus authentiques et les plus profonds au fil de ses écrits. Qu'il s'agisse de l'envoûtante atmosphère orientale baignant *Kyra Kyralina*, son premier écrit dont il dit lui-même qu'il lui a été inspiré par la cosmopolite cité de Braïla, sa ville natale, de la peinture de la ruralité avec ses paysans à l'âme forgée par l'adversité d'une histoire souvent cruelle, de leurs traditions décrites de façon vivante et évocatrice, ou encore de la représentation des différents groupes humains étroitement liés au peuple roumain comme les Lipovènes ou les Tsiganes, sans oublier la nature avec les nombreuses évocations des forêts, du Danube ou du Baragan, la Roumanie est au cœur de toute l'œuvre d'Istrati. Largement influencés, notamment dans le premier cycle des *Récits d'Adrien Zograffi*, par la tradition orale des régions sud-danubiennes, les écrits du «conteur roumain devenu écrivain français» sont à ce point imprégnés de la présence de la réalité géographique, historique et sociologique roumaine qu'ils constituent un véritable témoignage ethno-culturel sur le pays; non bien sûr au sens scientifique, mais, bien plus puissamment, au sens d'un hommage résonnant de l'émotion et de l'amour de l'écrivain qui, pour avoir choisi une autre langue d'écriture, a célébré par son art les sources vives de son identité.

Mots-clés: Roumanie, témoignage, pays natal, autobiographie, identité

Abstract: Panait Istrati (1884-1935) is a Roumanian writer of French expression. His work, viewed, generally, as striking, was widely acclaimed during the first two world wars. Although most of his writings, autobiographical in large part, describes his peregrinations conducted in the Mediterranean periphery for twenty years, this homing pigeon turned writer, never forgets his native country, consistently present in his books. One can always find the most profound and authentic aspects of his beloved country throughout his writings.

Romania is at the heart of all Istrati's works: whether it is the captivating oriental atmosphere bathing *Kyra Kyralina*, his first book, inspired, according to the author, by the cosmopolitan city of Braila, his native town. Whether is depicting the rural world with its peasants whose souls forged by a historical adversity often cruel, whether he is describing with vivacity their evocative written traditions, or the description of different human groups tightly linked to the Romanian people such as: the Lipovènes or the Gypsies; let's not forget that nature always present at the heart of the numerous evocations of the forests, of the Danube or the Baragan. Strongly influenced, notably in the first cycle of *Récits d'Adrien Zograffi*, by the oral tradition of the southern Danubian regions, the writings of the "Romanian storyteller who became a French writer" are so imbued with the presence of geographical, historical and Romanian sociology that they constitute a true ethno-cultural testimony to the country. Not of course in the scientific meaning, but, much more powerfully, in that of a resonant tribute to the emotion and love of the writer who, even though he has chosen another language for writing, has celebrated through his art the living sources of his identity.

Keywords: Romania, testimony, native country, autobiography, identity

Panaït Istrati (1884-1935) est un écrivain roumain d'expression française dont l'œuvre singulière connut un grand succès entre les deux guerres. Dans une suite de récits largement autobiographiques dans lesquels il raconte ses

années d'errance sur le pourtour méditerranéen, le vagabond, devenu plus tard un écrivain célèbre, ne cesse pourtant jamais d'évoquer son pays natal. Qu'il s'agisse de l'atmosphère orientale de *Kyra Kyralina*, son premier récit, de la peinture de la paysannerie, des traditions populaires ou encore de celle des différents groupes humains composant ce pays multi-ethnique, sans oublier la nature avec la peinture des paysages les plus caractéristiques du pays, la Roumanie est au cœur de la création littéraire d'Istrati. Aussi peut-on dès lors s'interroger sur les raisons d'une évocation aussi développée et aussi détaillée dans l'œuvre de cet errant qui n'eut de cesse durant plus de la moitié de sa vie de s'éloigner – si ce n'est de fuir – son pays natal. En nous appuyant principalement sur les trois grands ensembles narratifs – *Les Récits d'Adrien Zograffi*, *La Jeunesse d'Adrien Zograffi*, et *La Vie d'Adrien Zograffi*, ainsi que sur *Les Chardons du Baragan* –, nous nous pencherons d'abord sur la représentation istratienne de la Roumanie, de son histoire, de son peuple, de ses villes et de sa nature. Nous tenterons ensuite d'apporter un éclairage sur cette question ainsi que sur celle du choix linguistique de l'écrivain d'introduire, ou de laisser, de nombreux vocables roumains dans la langue d'écriture.

La Roumanie, son histoire, son peuple et ses traditions

Dès les premiers récits, Panaït Istrati évoque en effet l'histoire de la Roumanie, non seulement avec la mise en scène des Haïdoucs mais aussi avec celle des occupations turque et grecque, ainsi que celle de la naissance de la nation moderne suite à l'unification des principautés.

Avec les Haïdoucs, c'est toute l'épopée des bandits d'honneur héroïsés par la littérature orale des régions du sud du Danube qui resurgit dans l'œuvre d'Istrati. Mais tout en offrant une galerie de portraits haut en couleur de ces émules de Robin Hood, révoltés contre l'oppression étrangère et justiciers dépouillant les riches pour redistribuer aux pauvres, c'est la tragique condition des paysans qu'il décrit. Car, narrant dans *Les Récits d'Adrien Zograffi*, les exploits du plus emblématique d'entre eux, Cosma, et de ses compagnons Groza, Élie, Jérémie et Florea Codrîlor, il retrace les épisodes douloureux de l'histoire de son pays natal. Ainsi, les incursions turques contre les villages reviennent-elles à plusieurs reprises, évoquées avec un réalisme et une force qui témoignent du stigmate laissé dans ces régions par l'occupation. Dans *Présentation des Haïdoucs*, par exemple, l'un des protagonistes raconte ainsi l'attaque de son village:

Un triste matin d'avril [...] un homme tête nue et loqueteux, arriva au galop de son cheval et clama aux populations: Chrétiens! Fuyez! Fuyez vite! Depuis le lever du soleil, les Turcs passent le Danube [...] et se dirigent vers nous. Sur la route, ils ramassent tout ce qui se trouve encore, tuent les hommes, déshonorent les femmes, brûlent les maisons! (395)

De la même manière est décrite la férocité des Phanariotes¹ grecs, représentants du pouvoir ottoman, à l'égard des populations roumaines qu'ils spoliaient et terrorisaient au nom de leur commanditaire turc, de même que les méfaits de l'hétairie² grecque censée délivrer les principautés de la domination turque, ainsi que le raconte par exemple le Mourant de Bissoca dans le récit *Domnița de Snagov*:

Les hordes grecques, des hommes sans foi ni patrie, confondirent la révolution avec le pillage, prirent le pays roumain pour un vilayet³ turc et, avant d'avoir aperçu le kandjar de leur maître, eurent assez d'enthousiasme pour se ruer sur nos femmes et notre avoir. (429)

Outre ces souffrances infligées par les puissances étrangères, les récits d'Istrati se font également l'écho de celles causées par les pouvoirs autochtones eux-mêmes, seigneurs et clergé, maintenant les paysans en servage, dans des conditions de vie avilissantes et inhumaines. Car, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les boïars, ayant perdu beaucoup de leur noblesse d'âme, avides de richesse et en rivalité face au Sultan de Constantinople, exacerbèrent leur pouvoir sur les paysans, augmentant les impôts, réduisant illégalement leurs parcelles, infligeant des sévices atroces à tous ceux qui ne se pliaient pas aux nouvelles règles, sans oublier le droit qu'ils s'arrogeaient sur toutes les femmes et jeunes filles de leurs immenses domaines. Ainsi, le récit du Mourant de Bissoca offre-t-il un témoignage sans concession de la plus effroyable période de l'histoire de la paysannerie roumaine:

Les boïars se sont multipliés comme la mauvaise herbe, sont devenus injustes, rapaces et désireux chacun de régner ne fût-ce que quelques mois. Le trône étant [...] aux mains des Turcs, et se vendant au plus offrant,

1. Les Phanariotes étaient des descendants de familles grecques orthodoxes nommés du par le Sultan de Constantinople pour administrer les principautés danubiennes du XVIII^e jusqu'au début du XIX^e siècle.

2. L'hétairie était une société secrète révolutionnaire qui participa à la lutte pour l'indépendance de la Grèce.

3. Le vilayet était une subdivision administrative de l'Empire Ottoman. Le kandjar est un poignard oriental.

les nouveaux, boïars eurent besoin d'argent [...] pour acheter les favoris du Sultan. De là vols et pillages [...]. Beaucoup de nos seigneurs, alors, au prix de nos pauvres peaux entrèrent dans les bonnes grâces de la Sublime Porte. (428-429)

Alliées objectifs des boïars, les institutions monastiques sont elles aussi largement évoquées avec la description des conditions de vie épouvantables des centaines d'esclaves tsiganes qui travaillaient sur leurs domaines, ainsi que des turpitudes de leur supérieur, à l'instar de celui du monastère Orbou toujours dans *Domnitza de Snagov*, massacré par les Haïdoucs pour venger la population de ses effroyables débauches.

Complétant l'histoire des principautés moldo-valaques, Istrati illustre encore l'union de celles-ci et la naissance de la Roumanie moderne, en insérant directement dans la trame fictionnelle de *Domnitza de Snagov*, la relation de cet événement historique fondateur.

On notera enfin que cette représentation de l'histoire du pays natal dans l'œuvre ne se cantonne pas seulement au passé et s'étend jusqu'à la période contemporaine de l'écrivain, puisque le roman *Les Chardons du Baragan* illustre la répression des jacqueries de 1907 et la destruction de trois localités auxquelles l'ouvrage est dédié.

Ainsi en suggérant, par la force du récit, les effets de l'histoire du pays sur l'éthos du peuple roumain, Istrati offre une représentation riche et profonde de la Roumanie.

Intimement liés à l'histoire du pays, les différents groupes humains qui composent son peuplement apparaissent aussi dans les récits istratiens. Parmi ceux-ci, les Tsiganes, enracinés dans la société moldo-valaque depuis le Moyen-Âge, sont évoqués à plusieurs reprises. Esclaves attachés aux domaines seigneuriaux et monastiques ou errants misérables, ils formaient la couche la plus défavorisée et la plus méprisée de la population. Tenus en défiance par les paysans qui leur attribuaient toutes sortes de méfaits comme les vols de chevaux, les raptés d'enfants et la sorcellerie, ils étaient humiliés et rejetés de tous et soumis aux pires traitements par les boïars et les moines comme en témoigne le sort atroce de Bouzdougan dans *Domnitza de Snagov*:

C'est un tsigane esclave qui s'était enfui, rattrapé, on lui a mis les fers, comme c'est l'usage dans le pays. Ces fers et cet usage [...] étaient ni plus ni moins qu'une barbarie: le tsigane qui se tenait devant nous [...] n'avait plus rien d'humain. (443)

Néanmoins, et l'œuvre d'Istrati met bien en lumière ce trait paradoxal, l'influence des Tsiganes s'avère tout à fait considérable sur la psyché collective et la culture roumaines du fait que, musiciens et rhapsodes, c'est par eux que se sont transmises les mélodies populaires et la poésie épique des principautés danubiennes. Cette singularité et cette ambiguïté dans la perception des tsiganes par la société roumaine apparaissent notamment dans ces lignes de la *Préface* à *Adrien Zograffi*:

J'étais le ménestrel ignare, ou plutôt le tsigane violoniste de Braïla qui encaisse insultes et raclées à toutes les noces paysannes, uniquement pour la joie de voir les fêtards rester, jour et nuit, les yeux suspendus à ses lèvres, à son archet. (190)

La peinture très achevée de la Roumanie qu'offre l'œuvre d'Istrati dévoile également l'existence, les mœurs et traditions des autres groupes ethniques qui, à des degrés divers, ont tous laissé une empreinte sur la société moldo-valaque. Qu'il s'agisse des Lipovènes au travers de l'évocation de la misérable du port de Braïla ou du vertueux propriétaire du café Procop, des Russes avec le portrait du peintre Samoïla Petrov dans le récit intitulé *Mikhail*, des Grecs du quartier du Karakoï dans *Mes Départs...*, des Juifs dans *La famille Perlmutter*, tous concourent à la représentation de la société roumaine.

Représentée par l'évocation de ces différents groupes humains, la Roumanie l'est aussi par celle de ses usages, de ses mœurs et de ses traditions. Dès les premiers récits, Istrati s'attache en effet à décrire les aspects les plus caractéristiques de la vie en Roumanie. Dans *Kyra Kyralina*, on découvre ainsi, par exemple, les odieuses coutumes ancestrales liées au mariage, comme le triste sort réservé par l'usage aux homosexuels. De même, le poids de la superstition est révélé au travers des rituels qui accompagnent la mort comme dans le récit de Spilca le Moine. De la même façon, ce troisième récit de *Présentation des Haïdoucs* offre une magnifique évocation de la hora, cette danse traditionnelle tellement emblématique du peuple roumain:

La fière hora moldave battait sa cadence au son de trois instruments tsiganes [...]. Les petits pieds et les gros pieds frappent le sol d'une grêle, les pattes rudes entraînent les menottes tout en haut vers les têtes, en bas vers les genoux, puis le cercle se desserre [...] Tous les pieds frappent *Sur place! Sur place!* On respire une bouffée d'air et on recommence. C'est la hora roumaine. Pour l'aimer, il faut être roumain et paysan. (373-374) [les italiques sont de l'auteur].

Ce sont encore des éléments de la vie et de la culture roumaines, comme les instruments de musique, les tenues vestimentaires, les aliments qui sont représentés au fil des onze récits qui ont pour cadre la Roumanie au moins à leur début, objets qui sont alors directement nommés en roumain. En effet, et ce n'est pas la moindre singularité de l'œuvre d'Istrati, la langue maternelle de l'écrivain surgit elle-même dans le texte puisque, lui qui a pourtant choisi le français comme langue d'écriture, laisse subsister de très nombreux mots roumains dans la trame des phrases françaises, ce qui constitue un procédé littéraire novateur et très original pour l'époque. De sorte que pour le lecteur, la réalité du pays, réfléchi dans sa langue même, acquiert une puissance évocatrice exceptionnelle. De la *caciula* (le bonnet des paysans), à la *tsouika* (l'eau-de-vie de prune), la *tinda* (la cour de la maison) ou encore la *ciorba* (la soupe) ou la *cobza* (instrument de musique), c'est toute la gamme des activités humaines ainsi que la mentalité profonde du peuple roumain qui surgissent avec une grande authenticité dans les récits istratiens.

La campagne et la ville roumaines

Si l'histoire, le peuple et la société roumaines sont donc particulièrement bien représentés dans l'œuvre d'Istrati, la campagne et la ville, qui forment la toile de fond de la narration, font aussi l'objet d'une peinture très détaillée.

À l'incipit d'un texte intitulé *Pour avoir aimé la terre...*, Istrati écrit ces lignes:

J'ai envie de croire qu'à la minute où je suis venu au monde, mon premier geste a été d'embrasser la terre. Là-bas, dans le hameau de Baldovinesti, sur l'embouchure du Sereth, la terre a sûrement dû se fourrer en moi, avec la violence de l'amour. Toute la terre! Toutes ses beautés. (423)

C'est dire là combien la campagne et la ruralité sont des éléments constitutifs de la personnalité profonde de l'écrivain, des ressorts essentiels de sa sensibilité. Issu, par sa mère, d'une famille de paysans valaques très pauvre, c'est de l'intérieur qu'il décrit cette classe sociale, évoquant la dureté de sa condition, ses mœurs marquées au sceau de la souffrance, de la violence, mais aussi sa joie exubérante, son goût de la vie et de ses plaisirs simples. Car, éprouvé par le labeur, les privations, la brutalité du boïar, la rudesse du climat, le paysan roumain, le *cojane*, sait oublier son triste sort en célébrant dans la liesse les fêtes traditionnelles. Istrati qui a lui-même connu ces réjouissances, allant souvent jusqu'à la frénésie, les évoque

à plusieurs reprises au fil des récits. Ainsi narre-t-il, dans *Oncle Anghel*, la mémorable nuit de Noël où sa propre mère fut conviée à choisir entre deux prétendants, décrivant le festin pantagruélique, la danse endiablée, la bagarre des convives échauffés par le vin, et pour finir, la réconciliation générale et la reprise de la fête, il écrit:

Le vin effervescent coula à flot [...]. Puis, Dimi prit entre ses doigts merveilleux son long chalumeau de berger et voilà toute la société debout, prêtre compris. Une danse affolante s'engagea autour de la table [...] les cris et les secousses firent trembler toute la maison. (217)

Mais la campagne, la terre, ce sont surtout à cette époque, le travail harassant des champs, les mauvaises récoltes qui menacent les paysans de famine, l'indigence que le travail ne parvient pas à chasser tant il est soumis aux contraintes du pouvoir seigneurial inique. C'est cette effroyable misère paysanne qui constitue le thème des *Chardons du Baragan* où Istrati écrit ces lignes:

[...] puis nous plongeâmes tous au fond de cette misère bestiale qu'est la vie du campagnard roumain. [...] Tous [...] étaient dehors, jusqu'aux enfants et aux vieillards. Et leur vie n'avait plus rien d'humain, dans cette lutte pour une poignée de farine et pour une brindille à jeter au feu. [...] Tels étaient les paysans roumains à l'automne 1906. (75-76)

Ce sont encore les mauvais traitements infligés au paysan par le boïar qu'Istrati évoque comme étant l'un de ses premiers souvenirs d'enfance:

Sous le soleil couchant, un paysan courbé sur sa glèbe, près de lui, un homme à cheval, vociférant; et, de temps en temps, un *gârbaciu* (un fouet) cinglant les reins du laboureur. [Et il ajoute entre parenthèses pour attester la véracité de son propos] (Excusez-moi: je ne fais pas de la sédition; cela se passait réellement ainsi). (*Pour avoir aimé la terre* 424)

Pays agraire pauvre, avec une âme enracinée dans son passé et ses traditions et un peuple à l'identité forte luttant contre l'adversité, telle est donc la Roumanie rurale présentée dans l'œuvre de Panaït Istrati.

Outre cette peinture de la ruralité, les récits livrent aussi une évocation de la vie des grandes villes du pays. Principalement de Braïla dans laquelle Istrati a passé une partie de son enfance et son adolescence. C'est en évoquant d'abord l'aspect cosmopolite de la cité danubienne qu'il décrit sa ville. Premier port fluvial de Roumanie à son époque, Braïla était en effet un creuset où se côtoyait ce qu'il nomme «la fine fleur de l'aventure levantine, avide d'enrichissement, Grecs, Arméniens, Macédoniens, Bulgares» (*La*

Maison Thuringer 244-245) auxquels il faut ajouter les Juifs, les Russes et bien sûr les Tsiganes. Et chacun de ces groupes de population ayant investi un quartier différent, la cité braïloise s'offrait alors comme une mosaïque de langues, de traditions, de cultures qu'Istrati a connue dès ses plus jeunes années et qui a éveillé en lui la curiosité, le goût de l'ailleurs et suscité son attrait pour l'altérité. Il écrit dans *Codine*: «Ainsi je connus les quartiers, les oulitzas, les plus caractéristiques de notre ville: le russe, le juif, le grec et le tsigane» (561).

Si chacun est évoqué de façon plus ou moins détaillée au fil des récits, c'est cependant le Karakoï, le quartier grec, qui est le plus largement dépeint. Représentant pour Istrati un retour à ses origines, il exerçait en effet une véritable fascination sur ce fils de contrebandier céphalonite. Attiré par ses habitants et par leur langue qu'il voulait passionnément connaître, il offre, notamment dans le récit *Mes Départs...*, une évocation très vivante de cette partie de la ville. Décrivant les lieux les plus caractéristiques comme la taverne de Kir Leonida avec ses commerçants aisés et ses anciens marins déçus comme le pathétique capitaine Mavromati, son atmosphère orientale envoûtante, il rend un vibrant hommage à ce quartier qui façonna une part de son imaginaire: «C'est là que je puisai, dès mon enfance, toutes ses impressions voluptueuses qui devaient me servir plus tard à composer le cadre et l'atmosphère de *Kyra Kyralina*» (20).

Empreint de «gaieté pacifique» (*Ibid.*), le Karakoï contrastait par ailleurs avec la sinistre Comorofca, l'autre quartier braïlois évoqué par Istrati, le plus déshérité et le plus malfamé de la ville, où il vécut par nécessité avec sa mère, et où régnaient la violence, la saleté et la misère.

Mais c'est assurément le port qui, à cette époque, était le cœur battant de la ville. Le grand port danubien où arrivaient et d'où partaient les cargaisons de céréales de toute la région, où des centaines de navires accostaient pour recevoir les précieuses denrées déchargées dans leur cale par des myriades de porteurs. Fournissant, en pleine saison, du travail à plus de six mille débardeurs et faisant ainsi vivre les quatre cinquièmes de la population comme le précise Istrati, il était une véritable fourmilière humaine où se déployait une prodigieuse activité laborieuse. Décrivant le bouillonnement de vie qui émanait de ce lieu emblématique et qui condense les caractéristiques de la société roumaine d'alors, l'ardeur au travail, le courage, la résilience mais aussi la violence, Istrati écrit dans *La Maison Thuringer*:

Le port était l'âme de toutes les affaires locales, s'il travaille chacun y trouve son compte. [...] Là, il [Adrien, le double diégétique de Panaït Istrati] aimait plonger son être bouillant dans le vacarme des cris, le sifflement des sirènes, la bousculade, la poussière, la sueur. [...] L'héroïque dieu du Travail engloutissait [les hommes] dans son vertigineux tourbillon d'activité... (256 et 279)

Dans un autre texte à visée testimoniale intitulé *Dans les docks de Braïla*, Istrati évoque encore le port de sa ville qui fut pour lui un lieu d'observation et de découverte de la condition ouvrière, de sa misère et de son exploitation. C'est cette connaissance qui le poussera à s'engager dans le mouvement syndical à la faveur des événements déclenchés par la modernisation et l'introduction d'élévateurs mécaniques qui allaient priver de travail une population déjà indigente.

Originaire de la campagne mais fils adoptif de la ville, Istrati a donc puisé à ces deux sources sa connaissance intime de la société et du peuple roumains dont il a su restituer les grandeurs, les faiblesses et les paradoxes dans ses récits.

La nature roumaine

Puisant dans l'histoire de la Roumanie et de son peuple, s'abreuvant à ses traditions, à sa culture, qu'ils transcendent en partie par la fiction, les récits d'Istrati réservent à l'évocation de la nature une place centrale. Car pour l'écrivain, mû par la quête inlassable du vrai, du bien et du beau, la nature représente le lieu premier, et peut-être unique, où l'homme peut percevoir ces catégories idéales. C'est en son sein que sa sensibilité frémissante saisit en effet l'harmonie du monde, l'intensité de la vie et l'ivresse de la liberté. Aussi ses récits, qui s'offrent souvent comme de véritables hymnes à la nature, présentent-ils d'éblouissantes descriptions des lieux naturels de son pays natal.

C'est d'abord la forêt, cadre des grands rassemblements des Haïdoucs et indissociable de ces figures héroïques, qui se présente dans *Les Récits d'Adrien Zograffi* à la fois comme réalité sensible et comme lieu symbolique. Dans son apparence manifeste, elle est la sylve profonde et sauvage qui couvre les hauts massifs montagneux, le codrou «frère du Roumain» (*Présentation des Haïdoucs* 408), la futaie épaisse isolée du monde, refuge des hors la loi. Les bois de la Bască, le Bois du Cerf, ceux de Buzeau et du Penteleu, les halliers du Tazlau, sont autant d'espaces parcourus et habités

par les proscrits qui s'y abritent pour échapper aux armées de mercenaires lancées à leur poursuite, s'y replie pour refaire leur forces et préparer leurs prochaines incursions: «Une forêt séculaire, en grande partie vierge, les abritait de toute surprise. [...] L'ours, le loup, le sanglier, la marmotte en étaient les seuls habitants» (*Domnizza de Snagov* 450).

Dominant les forêts et intimement unies à elles, les montagnes escarpées et les alpages sont aussi présents dans les récits. Parcourus à cheval par les rebelles qui y cheminent parfois plusieurs jours d'affilée, ces contrées alpestres donnent lieu à plusieurs évocations bucoliques qui restituent admirablement la vie passée de ces régions comme le montre ce passage de *Domnizza de Snagov*:

Nous laissâmes derrière nous les cimes hérissées des Carpates et abordâmes [...] les hauts plateaux du Penteleu où se trouvent les plus vastes fromageries du pays roumain. Les pâtres étaient déjà là, avec leurs milliers de brebis et d'agneaux. Le tintamarre des cloches, le son des flûtes, les chants et les cris emplissaient l'air et donnaient à la région un souffle de vie que nous ne connaissions plus depuis bientôt six mois. (419)

Dans un récit considéré comme le plus achevé de son œuvre, Istrati met encore en scène un autre lieu caractéristique du pays roumain, à l'opposé de ces espaces montagneux et boisés. Dans *Les Chardons du Baragan*, c'est en effet l'immense plaine valaque comprise entre la Ialomița et le Danube qui forme le cadre du drame lié à la misère des paysans. Le premier chapitre, d'une poésie à la fois grave et mélancolique, décrit la beauté sauvage, inhumaine de cette terre hostile mais fascinante par son âpreté même. Royaume de la solitude et du vent, le terrible crivatza qui emporte les chardons dans son souffle glacial, il est un lieu de recueillement et de méditation devant la grandeur de la création, la faiblesse de l'homme et la misère de sa condition. Mais aussi celui où retentit l'appel de l'inconnu, où le désir de liberté s'empare du cœur de l'enfant misérable qui court après les chardons:

Et les chardons n'étaient que rêve et audace, invitation à changer ce qu'on a contre ce qu'on pourrait avoir, fût-ce le pire, car il n'y a rien de pire que le croupissement pour ceux qui aiment toute la terre. (28)

Fascinant les hommes tout en les chassant comme le crivatza chasse les chardons, le Baragan dont Istrati dit «que le Seigneur [l'] a octroyé à la Valachie pour que le Roumain puisse rêver» (16), devient alors le symbole du peuple accablé par l'injustice et le malheur mais gardant foi et espérance en la vie.

La nature roumaine représentée dans l'œuvre d'Istrati trouve enfin sa plus belle illustration dans l'évocation du Danube et de ses paysages. Apparaissant dans plusieurs récits, il est en effet décrit selon différentes perspectives qui en dévoilent la diversité et la beauté. À Braïla d'abord, où sa contemplation procure au narrateur adolescent ses premières émotions esthétiques et l'ivresse de sa jeune liberté:

Quatre heures par jour de vagabondage [...] d'ivresse, pour mes yeux, pour mes oreilles, pour mes sens! [...] Mais c'est surtout le Danube qui devait se montrer à mes yeux sous des aspects que je n'avais su lui découvrir à ce point étonnants. (*Mes Départs...* 49)

C'est aussi le Danube qui, en pleine débâcle, captive sa douleur lors de la mort du vieux capitaine Mavromati, scène qui fait l'objet d'une description puissante et poignante à la fois:

Au retour, en passant près du ravin, j'aperçus le Danube! Gelé depuis décembre, il venait de rompre pendant la nuit sa formidable carapace, cet implacable révolutionnaire! Il l'avait fracassée. Et maintenant, bourru, fulminant, invincible, il charriait sa masse de cercueils blancs. (56)

C'est encore sur un îlot sauvage du grand fleuve, recouvert de roseaux, domaine des nénuphars et des grenouilles, que se noue l'amitié passionnée entre l'impénétrable Mikhaïl et Adrien/Panaït, ou dans ses marais inhospitaliers que celui-ci et Codine se lient comme frères de croix par le pacte du sang. Ces deux épisodes marquant des moments-clés dans la formation du narrateur, donnent lieu à des descriptions de la nature roumaine qui sont parmi les plus poétiques de l'œuvre d'Istrati comme ce passage extrait du récit *Mikhaïl*:

Devant eux, la mare baignait dans les rayons tièdes que le soleil déversait sur elle. Une multitude d'insectes en jouissaient passionnément. Sur les miroirs, pas plus larges qu'une assiette, où l'eau n'était pas couverte par les feuilles de nénuphars, de petits moucherons informes, comme des grains de chanvre, tournaient en rond avec une rapidité qui donnait le vertige. Les araignées d'eau patinaient de long en large sans savoir pourquoi, tandis que des groupements de moustiques, affolés de plaisir, dansaient au-dessus de la mare avec une rage telle qu'on eût dit qu'ils voulaient monter les uns sur les autres. Parfois, des bourdons et des taons venaient explorer rapidement la région et s'en allaient mécontents. (71)

Il faudrait encore citer ici l'embouchure du Sereth, affluent du Danube, et ses marais touffus où se déroule un drame lié à la misère dont le narrateur adolescent fut témoin lorsque son oncle Dimi éventra son étalon.

Des forêts sombres, refuge des héros de légende, au «Danube éternel des enfances millénaires» (*Mes Départs...*, 49) en passant par le Baragan solitaire, les récits d'Istrati composent donc une peinture tout à la fois véridique et poétique de la nature roumaine.

Il est à présent temps de s'interroger sur l'importance accordée dans l'œuvre à cette évocation du pays natal dont nous nous sommes efforcée de rendre compte dans cet article. Car Istrati n'étant ni un exilé ni un immigré, mais un vagabond, un errant qui aime son errance choisie par goût de la liberté, la représentation du lieu natif, qui est un thème récurrent de la littérature de l'exil, offre un caractère moins évident et plus complexe dans ses récits.

Plusieurs hypothèses peuvent être envisagées quant aux raisons de ce choix narratif. Or, en nous appuyant sur l'ensemble de l'œuvre, et notamment sur les écrits plus strictement autobiographiques (*Mes Départs...*, *Pour avoir aimé la terre*), il nous semble que celui-ci repose avant tout sur le désir d'Istrati de proclamer son attachement à sa terre natale délaissée durant la moitié de son existence, de faire vivre cette *prima terra* dont une force irrésistible l'a toujours poussé à s'éloigner. Pour celui qui se dit «venu au monde cosmopolite» (*Mes Départs...*, 23), n'est-ce pas là en effet la façon la plus authentique d'affirmer son identité, de ressaisir son lien profond avec ce centre primordial où celle-ci s'enracine? Car évoquer la Roumanie, son histoire, son peuple, ses traditions, la vie des paysans, c'est retourner à ses origines (son aïeule Nédéléa avait une lointaine filiation avec le Haïdouc Cosma, ses oncles maternels étaient des paysans), c'est surtout revenir à sa mère avec laquelle il a entretenu des relations difficiles marquées au sceau de la culpabilité. Né d'un père grec qu'il n'a pas connu, c'est en effet par sa mère qu'il est fils de la terre roumaine, celle du Baragan, du Danube, des Carpates, de l'embouchure du Sereth, et lorsqu'il quitte celle-ci, c'est sa mère, la paysanne valaque devenue blanchisseuse, qu'il abandonne dans les cris et les larmes. Jamais Istrati ne se libérera vraiment de cette culpabilité liée à la douleur causée à sa mère par ses départs incessants, de sorte que l'on peut voir dans la célébration du pays natal une tentative de réparation symbolique de la blessure intime liée à ce sentiment de culpabilité.

Si l'on se penche maintenant sur l'aspect linguistique des récits istratiens émaillés, comme nous l'avons noté, de très nombreux termes roumains, on ne peut manquer de s'interroger aussi sur cette singularité. Car si, à l'heure de la littérature-monde, ce procédé est bien connu, il n'en allait pas de même à l'époque d'Istrati qui fait ainsi figure de novateur. Mais pourquoi

ce choix audacieux d'insérer directement dans le texte français plus de quatre cents mots étrangers pas ou peu traduits? On pourrait évoquer la recherche de l'exotisme par l'effet de réel induit par l'introduction de termes vernaculaires donnant une impression de vécu. Or, s'il y a indubitablement un aspect exotique dans les récits istratiens consacrés à la narration des pérégrinations du vagabond dans les pays du pourtour méditerranéen, celui-ci est plus problématique dans *Les Récits d'Adrien Zograffi*. En effet, dans la mesure où l'évocation de la Roumanie est faite de l'intérieur et non de l'extérieur comme le suppose une vision exotique, le narrateur-auteur présentant une réalité qui lui est familière, la tonalité exotique ne serait que pur artifice et contrasterait dès lors vivement avec les accents de sincérité de l'ensemble des écrits d'Istrati. Mieux qu'une impression d'exotisme au sens strict du terme, c'est plutôt, comme le remarque Muguraș Contantinescu, «un effet d'étrangeté» (*Entre report et emprunt, entre occasionnel et durable* 25) que suscite chez le lecteur la multiplication des reports lexicaux dans les récits. La psychanalyste Élisabeth Geblesco voit quant à elle dans le choix linguistique d'Istrati «une tentative pour couler la langue maternelle dans celle du père symbolique» (*Panaït Istrati et la métaphore paternelle*) c'est-à-dire Romain Rolland qui l'avait encouragé à écrire en français. En outre, se fondant sur l'irrégularité orthographique de certains mots roumains transcrits, elle en déduit que, davantage qu'un simple morphème, c'est une voix, celle de la mère à jamais perdue, qu'Istrati a voulu restituer.

Quoi qu'il en soit, et même s'il s'agit parfois pour l'écrivain de pallier la difficulté de rendre la réalité culturelle roumaine faute de termes français adéquats, le choix linguistique d'Istrati nous semble répondre à son désir profond de retourner à ses racines et d'affirmer son identité. Et, sans doute, fallait-il au vagabond venu à l'écriture dans une langue étrangère, un tel ancrage de la diégèse dans la terre maternelle pour éviter que cette identité ne soit à jamais dissoute dans l'expérience de l'errance. En outre si, comme nous le pensons, la création littéraire d'Istrati constitue une tentative d'unification du moi de l'écrivain divisé entre pôle maternel et pôle paternel, seul un retour symbolique à ses racines, par l'évocation de son pays natal et le tressage de la langue d'écriture avec la langue vernaculaire, pouvait permettre la réalisation de cette unité intérieure.

Récits célébrant l'aventure dans des contrées lointaines comme à l'intérieur de son pays natal, les écrits d'Istrati déconcertent parfois par leur composition qui surprend par son apparent désordre dans lequel Linda Lê voit un trait «profondément oriental» (Introduction à *Panaït Istrati* 36).

Toutefois, il est aisé de constater que le socle dans lequel s'enracine l'œuvre est bien la Roumanie, onze récits sur seize l'ayant pour toile de fond. L'ordre chronologique atteste d'ailleurs cet ancrage puisque de 1923 avec le premier récit *Kyra Kyralina*, jusqu'à 1928, avec *Mes Départs...*, tous les ouvrages d'Istrati s'inscrivent dans ce que l'on pourrait nommer un cycle roumain. Ce n'est qu'à partir de 1928, année charnière dans la création littéraire comme dans la vie de l'écrivain, que les récits retracent les pérégrinations de l'ancien vagabond en Méditerranée composant alors un cycle de l'errance où s'intercalent cependant encore trois récits roumains (*Tsatsa-Minka*, *La Maison Thüringer* et *Le Bureau de placement*). Ainsi envisagé, le désir d'Istrati, qui en 1923 sort de la grande dépression l'ayant conduit aux portes de la mort, de se reconstruire en revenant aux sources de son identité par sa création littéraire, ce désir, plus ou moins conscient, semble à même de rendre compte de l'importance accordée à l'évocation de la Roumanie. Panaït Istrati a choisi d'écrire son œuvre dans une autre langue que la sienne. Mais loin de s'éloigner ainsi de ses origines, c'est au contraire une célébration de son pays qu'il livre dans ses écrits composés en français. Enracinés dans la terre de ses ancêtres, ils offrent en effet la quintessence de l'espace roumain. Par son choix d'écriture, il révèle ainsi au monde, au travers de l'évocation de son histoire, de son peuple, de ses traditions et de sa nature, cette terre d'origine dont la sève a irrigué son imaginaire et dans laquelle il puise son inspiration.

Bibliographie

- Constantinescu, Muguraș, «L'altérité dans le texte: entre report et emprunt, entre occasionnel et durable», in *Palimpsestes*, 25, 2012, <http://journals.openedition.org/palimpsestes/1829>, (consulté le 15 février 2023).
- Geblesco, Élisabeth, *Panaït Istrati et la métaphore paternelle*, Paris, Anthropos-Economica, Collection Psychanalyse, 1989.
- Istrati, Panaït, *Œuvres I, II, III*, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Présentation des Haïdoucs*, Œuvres I, Paris, Phébus Libretto, 2006
- Istrati, Panaït, *Domnita de Snagov*, Œuvres I, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Codine*, Œuvres I, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Oncle Anghel*, Œuvres I, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Mikhail*, Œuvres I, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *La Maison Thüringer*, Œuvres II, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Mes Départs...*, Œuvres II, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, Préface à «Adrien Zograffi» ou les aveux d'un écrivain de notre temps, Œuvres II, Paris, Phébus Libretto, 2006.

- Istrati, Panaït, *Pour avoir aimé la terre...*, Œuvres III, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Les chardons du Baragan*, Œuvres III, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Istrati, Panaït, *Kyra Kyralina / Les Récits d'Adrien Zograffi*, recueil de nouvelles, Raanan Éditeur, 2018.
- Istrati, Panaït, *Dans les docks de Braïla*, Éditions Sillage, 2014.
- Lê, Linda, Introduction à *Panaït Istrati, Œuvres I*, Paris, Phébus Libretto, 2006.
- Princesse, Bibesco, *Isvor le pays des saules. La Roumanie éternelle*, Collection «Terres», Christian de Bartillat Éditeur, 1994.